



Conclusions de la session 2012 des Semaines sociales de France "Hommes et femmes, la nouvelle donne"

Jérôme Vignon*

Chers amis,

Au fil de ces trois jours, sur un thème aussi sensible et profond, nous avons pu nous sentir tantôt bousculés, frustrés, agressés, tantôt réconfortés, encouragés et parfois même nous avons été enthousiastes. Mais quoi qu'il en soit nous pouvons admettre que ce fut un grand moment de vitalité, de réactivité et de dialogue.

En votre nom, je voudrais donc commencer par des mots de remerciements :

- D'abord à l'intention de l'équipe de préparation de cette session, conduite par Françoise Malrieu, avec Annabel Desgrée du Loû, Anne-Sophie de Quercize, Hubert Chicou, Pierre-Yves Stucki, Olivier Boucher.
- Ensuite à l'équipe extraordinaire du staff permanent des Semaines sociales. A sa tête, Jean-Pierre Rosa, avec Marie Doubliez, Jocelyne Jenot, secondées par une fantastique équipe de bénévoles et par le diocèse de Créteil. Je n'oublie pas nos excellentes traductrices qui ont transmis nos échanges parfois ardues en anglais à nos invités européens.

Ensemble, hommes et femmes, ils méritent nos applaudissements.

J'en viens à l'enjeu de cette session qui fut une rencontre avec la modernité.

On peut relire ces trois jours, non à la lumière de ce qui était notre intention (mesurer l'ampleur du mouvement de l'égalité entre hommes et femmes), mais à la lumière de ce qu'a été notre émotion, notre psychologie. Je dirais que nous sommes passés d'un mouvement où perçait une certaine désolation (vendredi) à un moment où s'est fait jour une consolation (samedi et dimanche). Je devrais donc user du langage ignatien où le passage de la désolation à la consolation révèle ce qui nous fait vraiment vivre. Autrement dit, je vous propose de discerner la "motion de l'Esprit" qui a pu se produire en nous.

Pourquoi cette alternance d'insatisfactions et de satisfaction ?

Je crois que nous avons fait l'expérience d'une rencontre, d'une confrontation parfois rugueuse, avec la modernité : la modernité sous sa forme actuelle, c'est-à-dire la poursuite de l'aventure démocratique jusqu'à gagner la sphère de la vie familiale. Or on sait que la rencontre entre la conscience chrétienne et la démocratie n'a pas toujours été paisible. Nous y sommes encore aujourd'hui.

J'utilise le mot de démocratie à dessein. C'est bien celui qui nous a été martelé vendredi en effet par des femmes engagées dans le courant féministe. Elles avaient cependant raison de dire que le mouvement vers l'égalité est aussi un mouvement vers plus de liberté pour les femmes comme pour les hommes. Nous avons acquiescé lorsque a été évoquée l'emprise des stéréotypes, ces idées toutes faites que l'on se donne sur les hommes et sur les femmes et qui assignent (cf. Brigitte Grésy) les "êtres" à leurs qualités "à priori". Nous avons acquiescé, y compris dans nos ateliers à l'idée que se libérer des stéréotypes, c'est aussi accroître la

* Jérôme Vignon est président des Semaines sociales de France.

richesse et la variété des domaines où peut se déployer, être reconnue la singularité de chacun et de chacune.

Ainsi avons-nous été confrontés à une question bien inconfortable : les réserves que nous pourrions avoir à l'encontre d'une égalité entre hommes et femmes revendiquée parfois avec une certaine agressivité, tiennent-elles uniquement au refus de l'indifférenciation ? Ou bien aussi à notre désir de rester proche d'un ordre ancien certes peu démocratique, mais protégé et stabilisé par la suprématie masculine ?

Cette question a trouvé sa réponse dans le moment exceptionnel d'harmonie entre la modernité humaniste exprimée par Sylviane Agacinski et la conscience chrétienne revisitée, contextualisée par Jean-Pierre Rosa et sœur Véronique Margron. Leur convergence nous a en quelque sorte remis sur la bonne voie, ré-enchantés. Mais cette voie n'est pas paisible. Elle comporte un défi mutuel entre conscience chrétienne et "post modernité", dans un temps de post chrétienté (cf. Jean-Philippe Pierron).

Je commence par le défi, la critique antagoniste que nous formulons à l'encontre de l'égalité des chances qui manipulerait à sa guise les différences entre hommes et femmes en fonction du consensus de l'instant. Certes l'égalité, la suppression des stéréotypes, engendrent des libertés nouvelles. Mais toute liberté ouvre aussi sur une responsabilité. Toute liberté s'inscrit dans une relation. A nier l'existence d'aucun fondement, d'aucun ancrage à la différence des sexes, ou pour parler comme Sylviane Agacinski, en désarticulant filiation naturelle relation biologique d'engendrement et parenté, la liberté devient folle, abusive. Le droit de l'enfant avec ce qu'il porte en lui de responsabilité envers la génération future, devient le droit à l'enfant. Ici je souhaite manifester un certain désaccord avec Jean-Philippe Pierron lorsqu'il semble minimiser la question du mariage au regard d'enjeux sociaux, en particulier de pauvreté qui seraient plus importants. Or ces enjeux sont liés. Je me souviens des paroles prononcées à cette tribune en 2010 par Dominique Schnapper lorsqu'elle soulignait que la difficulté de notre pays à faire société, à intégrer tous ses membres provenait aussi de l'effacement des repères fondateurs.

A ce degré d'antagonisme on doit certes demander un débat sur les enjeux de l'actuel projet de loi ouvrant le mariage civil aux couples de même sexe et à l'adoption qui en découle. On doit demander que soit accordée la liberté individuelle de vote aux parlementaires puisqu'il a été reconnu par le chef de l'Etat qu'il y avait un enjeu de conscience. Mais on doit aussi, et je le fais au nom du Conseil des Semaines sociales de France, exprimer une claire opposition au projet de loi tel qu'il a été adopté par le gouvernement, une claire opposition à l'abus de pouvoir qu'il instaure à l'égard des enfants à naître et au risque que ferait courir l'extension de la procréation médicale assistée qui n'aurait plus rien de médical, s'agissant de couples composés de personnes à priori fertiles mais de même sexe.

D'autres issues sont possibles pour renforcer les droits des couples composés de personnes du même sexe et mieux protéger les enfants dont ils ont déjà la charge. Le Conseil des Semaines sociales de France soutient à cet égard les propositions très claires d'une union civile avec ses droits connexes avancées par l'UNAF, la principale institution représentant la variété des familles dans notre pays.

Cette position ferme ne peut être dissociée de la reconnaissance de la dignité des personnes qui vivent l'amour dans une orientation homosexuelle. Selon la très belle parole de Véronique Margron, non seulement ces personnes ont droit au respect, mais il faut leur souhaiter une vie heureuse. Nous rejetons toute forme d'homophobie. Nous condamnons les manifestations violentes d'hostilité à leur égard qui ont pris prétexte de la loi pour inciter à la défiance et au mépris.

Vient maintenant le défi ou le rappel que la modernité avec la quête d'égalité entre femmes et hommes adresse à la conscience chrétienne.

Comment se dérober à cette quête lorsque cessant d'être purement spirituelle comme annoncé par l'épître de St Paul aux Galates, l'égalité vient s'inscrire dans les réalités économiques et sociales où les femmes paient à la pauvreté, à la précarité, à la violence un tribut prépondérant ?

Comment se dérober à cette quête lorsque son enjeu n'est pas la simple prise de pouvoir par les femmes, mais la transformation d'un rapport de domination masculine en un rapport

d'autorité partagée ? Comment pourrions-nous nous dérober alors que notre tradition fait de l'autorité non un instrument de pouvoir mais de service ?

Comment ne pas nous réjouir avec Jean-Pierre Rosa du caractère relationnel de notre époque, nous qui nous réclamons d'une religion de la relation ?

Il faut, pour ces raisons, accepter le défi de l'égalité homme/femme à l'endroit de l'institution de l'église catholique.

Pourquoi l'Eglise catholique devrait-elle s'ouvrir à la question de l'égalité ? Certainement pas pour faire chic, pour ressembler à une démocratie. Mais plutôt au nom de sa mission de témoignage. Comment l'Eglise pourrait-elle assurer sa présence si elle ne reflétait pas elle-même ses valeurs d'égalité qui la fondent et qui viennent vers elle silencieusement dans le mouvement de la société ?

La relation homme/femme doit être revisitée. Certains et certaines d'entre vous ont pu être déçus par ce qu'ils ressentaient comme de la retenue dans les propos du Père Alphonse Borras. Et pourtant Alphonse Borras et Maria Voce, chacun à sa manière, nous ont mis sur la voie des conditions d'une authentique révolution. Si l'enjeu n'est pas le contrôle du pouvoir mais l'exercice d'une autorité conçue comme service, service d'un charisme d'unité, service d'une communauté ecclésiale, alors tout est possible. Le définitivement clos ne l'est que provisoirement. Mais des chantiers sont d'abord à ouvrir où l'expérience ecclésiale des hommes et des femmes, des religieux et des religieuses sera dialoguée et confrontée. Ils portent sur la qualité de la relation et le respect ; l'apprentissage à la prise de parole et à la décision ; les représentations et l'imaginaire y compris les stéréotypes.

L'Eglise catholique en France peut prendre l'initiative de tels chantiers. Elle bénéficie d'un contexte exceptionnellement paisible et unifié, grâce à sa façon de vivre la laïcité, ce qui n'est pas le cas de toutes les églises catholiques dans le monde. Il s'agit par là de préparer des voies, de créer un climat nouveau en ne sous-estimant pas les codes qui nous ont institués comme l'a dit avec justesse Laurence Laigo. Dans ce climat, d'autres questions institutionnelles pourront être posées comme celle de l'accès au ministère diaconal.

Mais puisque j'ai parlé de l'Eglise catholique, je dois aussi évoquer les Semaines sociales de France. Nous avons nous aussi notre "plafond de verre". Aucun de mes prédécesseurs n'était une femme, et je ne déroge pas à cette tradition. Il ne m'appartient pas de prendre ici un engagement mais je suis sûr que notre conseil d'administration portera le souci de l'égalité dans la composition de nos instances exécutives pour les temps qui viennent.

Quel pourra être en définitive la contribution d'un christianisme social à l'égalité pleinement vécue entre les sexes libérés de leurs stéréotypes ? Il me semble qu'elle s'inscrit dans un triangle où se rassemblent les témoignages et les propositions que nous avons entendus aujourd'hui comme celles que nous avons pu retenir de nos ateliers :

- Pas de véritable égalité sans reconnaissance de l'apport et de l'identité de chaque partenaire.
- Pas de reconnaissance sans la construction d'une relation.
- Pas de relation porteuse de fruits sans la célébration joyeuse d'une différence.

Selon cette démarche d'un christianisme social, hommes et femmes abordent en commun les questions de notre société : celles qui relèvent de la vie publique, du monde du travail, de l'éducation, et de la vie familiale. Ils s'y reconnaissent une égale responsabilité, au prix de discussion et de négociation. La société qui se profile à l'horizon de l'égalité entre hommes et femmes est bien une société plus délibérative, plus participative, plus démocratique.

Le christianisme place cependant l'humain, homme et femme ensemble à l'image de Dieu, au centre de la vie sociale. Tout commence donc par la relation singulière entre un homme et une femme, ce "laboratoire de la coopération sociale ordinaire" selon l'expression de Jean-Philippe Pierron. Il ne va pas de soi que la suppression des effets de domination débouche sur une relation apaisée. Rivalité et narcissisme destructeur peuvent s'y loger comme nous l'a rappelé Jacques Arènes. La démocratie est une négociation permanente nous dit Khoudia Sow. Pourtant il ne faut pas cesser d'y nourrir l'ambition d'un amour durable à tout le moins d'une relation vraie.

Il s'agit donc d'apprendre dans le quotidien à vivre une sorte de devoir de s'asseoir afin de nous saisir ensemble des difficultés et des bonheurs de l'existence : devoir de s'asseoir ou peut être art de s'asseoir si l'on écoute Florence de Leyritz parler du couple "artiste de la crise". Cet art de s'asseoir ne concerne pas que les couples mariés. Les célibataires qui le restent plus

longtemps qu'autrefois, devraient pouvoir aussi prendre l'initiative de telles rencontres, afin de partager une difficulté ou un projet.

Mais comment d'un côté préconiser et vivre cette qualité de la relation entre homme et femme, en demeurant inconscient ou passif face aux violences faites aux femmes et à cette forme de violence marchande qu'est la prostitution ? C'est un acquis de cette session que d'avoir éveillé pour la première fois la conscience des Semaines sociales à ce trait de notre société, face auquel nous devons nous engager

Les relations entre les adolescents ne sont pas exemptes de cette violence comme Marie Derain et François Content nous l'ont rappelé. Parmi les défis à aborder en commun hommes et femmes, surgit en première ligne celui de l'éducation. Les Semaines sociales soutiennent une aide à la parentalité destinée en particulier, mais pas seulement, aux familles les plus modestes et les plus fragiles. Elles souhaitent le rapprochement des réseaux d'aide à la parentalité avec l'Education nationale. Elles réfléchiront avec le parcours Alpha à la façon d'appuyer cette aide par une aide à la conjugalité.

Elles saluent les initiatives des associations pour le parrainage de proximité, au travers desquelles des adultes prêtent concours à d'autres parents pour accompagner des jeunes et des adolescents dans leur développement.

Ces diverses formes de coresponsabilité dans l'art d'être parents et éducateurs, portent les germes de cette école où l'on apprend l'art d'aimer dont Marc de Leyritz et François Content ont été les avocats.

Cependant une profonde et patiente évolution de l'organisation du monde professionnel sera indispensable pour remédier aux inégalités de conditions qui frappent les femmes plus que les hommes. La réconciliation de la vie de travail et de la vie familiale, la diminution des formes multiples de précarité des contrats de travail justifient un engagement de long terme de tous les décideurs du monde du travail comme l'a souligné Benoît Roger-Vasselín, de sa forte expression : "se mettre en gage".

Les Semaines sociales de France demandent :

- l'ouverture de négociations dans les secteurs mal couverts par les conventions collectives tels que la restauration, le nettoyage, la grande distribution, afin d'y réduire le recours permanent à des contrats de faible durée ou à temps très partiel et d'y reconsidérer, comme l'a dit Laurence Laigo, les formes d'emploi.

- un engagement des responsables exécutifs d'entreprises et d'administration dans la mise en œuvre d'un aménagement de l'organisation du travail, pour qu'à tous niveaux, les femmes pussent être mieux représentées, les congés parentaux rendus attractifs pour les hommes. Nous suggérons de lier la part variable de la rémunération des dirigeants à des objectifs dans ce domaine

- aux dirigeants des entreprises et des administrations de faire en sorte que les recrutements reflètent la composition actuelle par sexe des écoles et des universités.

- une revalorisation financière des professions de santé et de l'éducation : parmi les trois métiers impossibles selon Freud, cité par Marie Derain, gouverner, soigner et éduquer, il convient de privilégier les deux derniers.

Comment chacun et chacune pourront-ils prétendre demain à un travail de qualité ? Cela doit-être possible malgré ou peut-être justement à cause du changement technologique et de l'interdépendance environnementale. Ce sera le message d'espérance que porteront les Semaines sociales l'an prochain. Elles se tiendront dans trois villes simultanément, à Strasbourg, Lyon et Paris où nous vous donnons rendez-vous fin novembre 2013.

Je voulais en effet conclure avec vous sur une note d'Espérance. L'épreuve que nous vivons autour de l'ouverture possible du mariage à des personnes de même sexe ne saurait être un motif de désertir notre société, encore moins d'en désespérer.

Bien au contraire, cette épreuve met au défi notre capacité d'écoute et de présence prophétique. Elle nous sollicite de manifester de manière convaincante notre confiance en cet autre avenir qui attend nos contemporains que celui de l'épuisement dans des droits sans contrepartie ni devoir. Une autre libération est possible que celle qui livre les individus à la solitude, une libération qui ouvre des personnes singulières, hommes et femmes, à la plénitude de l'amour.

Car il ne cesse de retentir le dialogue amoureux entre l'épouse et l'époux du Cantique des Cantiques si souvent évoqué dans notre rencontre :

L'épouse : Lève-toi, aiglon, accours autan ! Soufflez sur mon jardin, qu'il distille ses aromates !

Que mon bien-aimé entre dans son jardin, qu'il en goûte les fruits délicieux !

L'époux : j'entre dans mon jardin ma sœur, ma fiancée, je récolte ma myrrhe et mon baume, je mange mon miel et mon rayon, je bois mon vin et mon lait, mangez amis buvez, enivrez-vous mes biens aimés !¹

C'est à un vrai repas, le repas eucharistique auquel j'ai le plaisir de vous convier maintenant dans cette salle, pour cette concélébration présidée par Monseigneur Santier que je remercie une fois encore pour son accueil avec toute l'équipe diocésaine de Créteil.

¹ Cantique des Cantiques, 4,16 et 5,1.